



PHOTO © D.R./R.R.

Marnix de Nijs,
Physiognomic
Scrutinizer,
2008-2009.

L'imprécision comme règle

Une barrière de sécurité, étrangement, est située bien après l'entrée principale de l'exposition ! C'est à l'artiste néerlandais Marnix de Nijs que l'on doit ce dispositif biométrique, intitulé *Physiognomic Scrutinizer*, qui est semblable à ceux s'immisçant dans nos aéroports où la peur justifie les expériences de toutes sortes. Se présenter face à la caméra d'une telle installation technologique, c'est accepter l'idée d'être coupable de quelque chose. On arbore donc son plus beau sourire pour que la porte s'ouvre enfin. Mais la machine, quant à elle, ne doute pas même si ses algorithmes biométriques sont aussi imprécis que ceux de ses congénères que l'on a déjà retirés de certains aéroports. Une voix de synthèse nous dit alors le nom de celui ou de celle que l'on incarne par erreur. Or, les visages de la base de donnée sont ceux de personnalités controversées. La voix, d'ailleurs, se charge d'énumérer quelque travers ou méfaits. Voilà tout simplement comment se faire incarcérer pour délit de ressemblance. Et dire que

S RTP

FESTIVAL D' EINDHOVEN

La quatrième édition du Festival STRP, dédié au rapprochement entre musiques, pratiques artistiques et technologies, a réuni plus de 30 000 visiteurs au sein de concerts, performances, expositions, conférences et autres ateliers en novembre 2010. Quant au nom quelque peu étrange de l'événement, il est relatif à celui du site industriel d'Eindhoven que la marque Philips a investi, il y a bien longtemps, avant de révolutionner l'industrie culturelle avec quelques inventions.

Facebook se prépare à lancer sa nouvelle application de reconnaissance automatique de visage !

Une esthétique de La Fragilité

S'il y avait un festival des basses technologies, ce serait STRP tant ses expositions regorgent d'œuvres se passant allègrement de la puissance de calcul des machines. *Double O*, de Zilvinas Kempinas dont on se souvient de la majestueuse installation *Tube* présentée lors de la 53^e Biennale de Venise, doit simplement être alimentée électriquement. Deux ventilateurs se font face et entre eux-ci flottent deux cercles de bande magnétique semblables à celle des cassettes audio que Philips inventa il y a quelques décennies pour les fabriquer à Eindhoven sur ce site nommé Strijp. Coïncidence ! Deux cercles dont l'apparente instabilité, dans l'espace, fait écho à l'instabilité des médias que les bandes pourraient contenir. Deux cercles qui s'attirent et se repoussent l'un l'autre tout en dépendant d'un même flux. L'artiste lituanien a conçu bien des œuvres avec des bandes magnétiques pour seul matériau.

Et l'on se remémore leur relative fragilité quand cette même fragilité nous apparaît centrale dans le travail de Zilvinas Kempinas. Face à ses œuvres, on est bien souvent tenté de toucher, même si l'on se retient. Car la retenue, parfois, participe du plaisir esthétique.

Perpétuelles reconfigurations

Et puis il y a cette magnifique exposition dédiée aux œuvres de Lawrence Malstaf, toutes d'une apparente simplicité, mais toutes relativement complexes. Il y a *Nevel* qui signifie "brouillard" en néerlandais en référence, peut-être, à la semi transparence des neuf parois mobiles qui reconfigurent perpétuellement son environnement. En rotation sur elles-mêmes selon quelques scénarios préétablis, elles se font murs puis deviennent ouvertures. Quand elles s'immobilisent, l'espace continue pourtant à se transformer lentement, inexorablement, grâce à des jeux de lumière. *Nevel* a les allures d'un décor de théâtre qui serait en mutation entre deux scènes incertaines. Elle n'est en rien menaçante. >>>

Lawrence Malstaf,
Boreas, 2007.



Zilvinas Kempinas,
Double O, 2008.

Lawrence Malstaf,
Nevel, 2004.



PHOTOS © D.B.R. R./COURTESY FORTAAN 17 GALLERY.

STRP Festival of Eindhoven

The fourth edition of the STRP Festival, which is devoted to bringing together music and artistic and technological practices, drew more than 30,000 visitors to its many concerts, performances, exhibitions, conferences and workshops in November 2010. As for the rather strange name for the event, it relates to the industrial site of Eindhoven that used to house the Philips brand before it revolutionised the cultural industry with its inventions.

Imprecision as a rule

Oddly, a security barrier is placed just after the main entrance to the exhibition. We owe this biometric installation, which is entitled *Physiognomic Scrutinizer* and similar to those used in airports where fear can be used to justify all kinds of experiences, to the Dutch artist Marnix de Nijs. Exposing oneself to the camera of such a technological installation means accepting the idea that one is perhaps guilty of something. One therefore puts on one's best smile so that the door finally opens. But the machine is quite unaware

that its biometric algorithms are just as imprecise as those of its kind that have already been withdrawn from certain airports. A synthesised voice tells us the name of the person we supposedly, and of course erroneously, incarnate. The faces that make up its database are in fact those of controversial personalities. The voice takes it upon itself to list some of their transgressions and misdeeds. This is how you can get yourself incarcerated for resembling the wrong person! And to think that Facebook is preparing to launch a new application involving automatic face recognition...

An aesthetic of Fragility

If there were a low-tech festival it would have to be STRP as so many of its exhibits abound with works that blithely do without the powerful calculation of machines. *Double O*, by Zilvinas Kempinas to whom we also owe the majestic installation *Tube* presented at the 53rd Venice Biennale, needs only to be switched on. Two fans are directed towards one another and between them float two circles of magnetic tape similar to those used in the audiocassettes that Philips invented a few decades ago and that were manufactured on this site called Strijp. Coincidence! Two circles whose apparent instability echoes the instability of the media that the tapes might contain; two circles that are drawn to one another and push each other away while depending on the same flux. The Lithuanian artist has conceived quite a number of works using only magnetic tape. And we recall their relative fragility when this same fragility appears as a central element in Zilvinas Kempinas work. Confronting these works, one is often tempted to touch them, even though one holds back, because self-restraint at times also participates in aesthetic pleasure.

Perpetual reconfigurations

Then there is the magnificent exhibition devoted to the works of Lawrence Malstaf, all of an apparent simplicity but all relatively complex. There is *Nevel* which means "fog" in Dutch – a reference perhaps to the semi-transparency of the nine mobile partitions that are constantly reconfiguring their environment. Rotating on themselves in various pre-established configurations, they make walls that then become openings. However, when they stop moving, the space continues to be transformed slowly, inexorably, by a play of light. *Nevel* could be likened to a stage set that changes between two uncertain scenes. There is nothing menacing about it. Too slow in its metamorphoses, it nevertheless seems like it might close in on itself at any moment, trapping an imprudent or fearless visitor. Given that it transforms itself ceaselessly, it condemns us to ceaselessly moving about also and to modifying our points of view. Because within these few square metres of the work, it's about managing to lose oneself, just as one might in Venice in order to make the experience complete.

From the grid to chaos

One must look to ancient Greek for the meaning of the word *Boreas*, which refers to the god who brought the "wind from the North". The work seems in fact to be subject to a breeze whose power is only slowness. It is composed of a matrix of tubes that when stretched to their height, form a grid whose alignments are geometrically irrefragable. But it is an invisible force that could just as well be magnetic and that makes them bend towards the spectators, as though kneeling in reverence. >>>



Jean-Michel
Bruyère & LFHs,
La dispersion
du fils,
2008-2011.

» Trop lente dans ses métamorphoses, pourtant, elle semble susceptible de se refermer sur elle-même, à tout instant, et pourrait ainsi emprisonner un visiteur imprudent ou téméraire. Parce qu'elle se transforme sans cesse, elle nous condamne à nous déplacer continuellement, à modifier nos points de vue. Car il s'agit, dans ces quelques mètres carrés d'œuvre, de parvenir à se perdre, comme il convient de se perdre dans Venise, pour que l'expérience soit totale.

De la grille au chaos

C'est en grec ancien qu'il faut chercher le sens de *Boreas*, littéralement "Vent du Nord". L'œuvre semble en effet soumise à un souffle dont la puissance n'est que lenteur. Elle se compose d'une matrice de tubes qui, lorsqu'ils sont tendus vers le haut, forment une grille dont les alignements sont géométriquement irréprochables. Mais il est une force invisible, qui pourrait tout aussi bien être magnétique et qui les fait se courber vers les spectateurs, en révérence. Ils se chevauchent. De l'ordre naît ainsi le chaos sans que l'on puisse identifier le moment précis du passage entre les deux états, tant la transformation est lente, presque imperceptible. Tels les cheveux d'un géant, ils attendent alors le retour à l'ordre par la tension. Une tension dramatique, sans suspense aucun pour les spectateurs patients qui savent observer plusieurs cycles. *Boreas* compte en effet parmi les œuvres qui induisent de se poser alors qu'elle se meut inexorablement, passant d'un état à l'autre. Elle est en constante transition, autonome, et son extrême lenteur nous invite à ralentir pour mieux la saisir.

La somme des imprédictibilités

L'installation *Territorium* pourrait être considérée comme la somme de *Nevel* et

Boreas si ce n'est qu'elle a été initialement conçue comme une scénographie pour Arco Renz. Lawrence Malstaf collabore en effet fréquemment avec des chorégraphes comme Meg Stuart. Il s'agit d'un environnement en perpétuelle reconfiguration, d'un espace divisé en quatre parties par deux cloisons mobiles. Mais celles-ci sont des plus immatérielles car elles sont constituées d'alignements de longues pailles verticales. Et puis, quand ce croisillon délimitant l'espace et évoquant le centre d'un monde tridimensionnel défini par les coordonnées X, Y et Z vient à s'abaisser, il est affaire de chaos comme pour *Boreas*. Les pailles se cassent en des segments de droites sans que l'on puisse prédire, comment ni de quel côté elles se fragmentent. Quant à certains spectateurs qui ont remplacé les danseurs de la Compagnie Carte Blanche, ils ont tout loisir d'évoluer au sein de cet environnement aux divisions incertaines, de s'adapter au mieux, alors que d'autres, de côté, préfèrent observer la scène. Car il est bon de voir avant d'agir, ne serait-ce que pour mieux s'adapter aux situations les plus imprédictibles.

Toute résistance est inutile

Et puis il y a cette étrange machine nommée *Compass* qu'il convient d'endosser et qui convertit le corps dans son entier en aiguille de boussole. Le spectateur, après quelques réglages essentiels, est invité à se déplacer librement à l'intérieur d'une surface bien délimitée. Mais la machine n'y entend rien et sait, en pivotant violemment sur elle-même vers la droite ou vers la gauche, faire changer le spectateur de direction. Elle ne répond qu'au plan qui a été enregistré dans sa mémoire.

Elle se charge donc d'éviter les collisions avec des murs qui n'existent qu'en elle-même. Les rotations entravant les spectateurs ainsi équipés évoquent les changements de sens de l'aiguille d'une boussole autour de son axe. Ces changements subits sont régis par quelques forces de l'invisible. Toute résistance est inutile face à cette machine qui n'est autre que la parfaite métaphore des pouvoirs permettant aux plus puissants de contraindre les plus faibles lorsqu'ils sont établis sur des règles qui échappent à l'entendement.

Quand la gravité l'emporte

Une des "machineries", intitulée *Shaft*, invite le spectateur à s'allonger en plaçant sa tête sous un tube en plastique transparent. Le cône de vision apparaît alors comme inversé puisqu'il semble se resserrer vers le lointain. Un médiateur, dès lors que l'on est confortablement installé, introduit une coupelle dans le tuyau au sein duquel de l'air est pulsé vers le haut. La coupelle se met alors à danser, virevolter, en s'élevant, en descendant, selon ses positions dans l'espace. Elle échappe alors à la gravité jusqu'à ce qu'une autre coupelle soit introduite dans son espace pour qu'ensemble elles s'entrechoquent et finissent par se briser. Réduites à l'état de fragments, elles sont alors aspirées par la gravité qui l'emporte enfin. Les yeux du spectateur sont protégés par une paroi de verre pare-balles. Mais rien n'y fait. Les yeux se ferment, par réflexe, quand l'enchantement né d'objets virevoltants dans l'air est rompu par une fin tragique, lorsque les sons cristallins de petits chocs font place à ceux plus lourds des morceaux de faïence brisés qui s'empilent en direction de la décharge.

Lawrence Malstaf,
Shaft, 2004.

Lawrence Malstaf,
Compass, 2005.

PHOTOS © D.R.A.R./COURTESY FORTLAAN 17 GALLERY.



Lawrence Malstaf,
Territorium, 2010.

La dispersion du fils

Enfin il y a, au-delà de l'exposition dédiée à Lawrence Malstaf, un dispositif immersif à 360° conçu par Jeffrey Shaw baptisé l'AVIE pour Advanced Visualisation and Interaction Environment. Et c'est Jean-Michel Bruyère qui l'investit avec *La dispersion du fils* réalisé à cet effet. On y découvre un objet en trois dimensions, évidé et longiligne. S'il est lisse, sa forme est torturée. Lorsque la caméra virtuelle s'en approche, on s'aperçoit qu'il est constitué d'innombrables fragments de séquences vidéo produites par LFKs. Et quand ses multiples blocs de mémoires se dispersent, c'est pour traverser littéralement les corps des spectateurs équipés de lunettes stéréoscopiques.

Jean-Michel Bruyère poursuit là son travail sur le mythe de Diane et Actéon. Selon Ovide, Diane, surprise par Actéon, l'aurait transformé en un cerf qui aurait été dévoré par les propres chiens d'Actéon. Ceux-ci auraient erré dans la montagne à sa recherche et l'auraient "répandu" au travers de leurs déjections.

Dominique Moulon

article publié dans DigitalArt1 #5,
janvier / mars 2011

Site:

STRP Festival < www.strp.nl >
Marnix de Nijs < www.marnixdenijs.nl >
Lawrence Malstaf < www.fortlaan17.com >
Jean-Michel Bruyère & LFK < www.epidemic.net >

»» They overlap one another. From order, chaos is born without one being able to identify the exact moment when it shifts from one state to another, the transformation being so slow it is almost imperceptible. Like the hair of a giant, they then wait for order to return through tension. A dramatic tension is produced, without any suspense for the visitor patient enough to observe several cycles. *Boreas* is among the works that induces one to sit down while it inexorably mutates, moving from one state to another. It is in constant transition, autonomous, and its extreme slowness invites us to slow down, the better to grasp it.

The sum of unpredictabilities

The *Territorium* installation might be considered the sum of *Nevel* and *Boreas* if it had not initially been conceived as a set for Arco Renz. Lawrence Malstaf frequently collaborates with choreographers like Meg Stuart. This involves an environment that is in perpetual reconfiguration, a space divided into four parts by two mobile partitions. But these are all the more immaterial because they are comprised of alignments of long vertical straws. When the lattice defining the space and evoking the centre of a three dimensional world determined by X, Y and Z coordinates starts to lower itself, chaos appears as it does in *Boreas*. The straws bend in straight segments without anyone being able to predict how or in which direction they will fragment. As for certain spectators who replace the dancers of the Carte Blanche Company, they have all the time in the world to move about within this environment of uncertain divisions and adapt as best they can, while others, on the sidelines, prefer to watch. It is indeed good to watch before acting if only to better adapt oneself to these most unpredictable situations.

Any resistance is useless

Then there is this strange machine called *Compass* that one needs to put on and that converts the entire body into the needle of a compass. The spectator is invited to freely move about within a clearly defined surface area. But the machine doesn't understand anything and knows how to make the participant change direction violently pivoting on itself to the right or left. It only responds to the blueprint that was recorded in its memory. It takes care then to avoid collisions with walls that only exist within itself. The rotations hampering the participant wearing the machine evoke the changes in direction of a compass needle around its axis. These sudden changes are governed by some of the forces of the invisible. Any resistance against this machine is useless, which is the perfect metaphor for the powers that enable the strongest to constrain the weakest when they are based on rules beyond understanding.

When gravity takes over

One of the pieces of "machinery" entitled *Shaft* invites the spectator to lie down placing their head under a transparent plastic tube. The cone of vision then seems to be channelled as it seems to narrow towards the distance. Once you are comfortably installed a mediator then introduces a ceramic saucer into the tube inside which the air is being sucked upwards. The saucer starts to dance and spin about, rising and descending according to its position in space. It escapes gravity until another saucer is introduced into its space so that together they crash into each other and end up breaking. Reduced to fragments, they are finally sucked down by gravity. The spectator's eyes are protected by a bulletproof glass screen. But one's eyes close by reflex when the enchantment of the spinning objects is broken by this tragic end – when the light, crystalline sounds of shock give way to the heavier sounds of falling broken pottery that then pile up in the bin.

The scattering of the son

Lastly, apart from the exhibition devoted to Lawrence Malstaf, there is an immersive 360° installation conceived by Jeffrey Shaw that has been named the AVIE, for Advanced Visualisation and Interaction Environment. It is Jean-Michel Bruyère who has taken it over with *La dispersion du fils* ("The scattering of the son"), produced for this purpose. We discover here a slender, hollowed out three-dimensional object. Though it is smooth, its shape is twisted. When the virtual camera approaches, we perceive that it is comprised of countless fragments of video sequences produced by LFKs. When its multiple blocks of memories disperse, they literally go through the bodies of the spectators wearing stereoscopic glasses. Jean-Michel Bruyère is pursuing here his work on the myth of Diane and Actéon. According to Ovid, Diane, surprised by Actéon while bathing, transformed him into a deer that was devoured by his own dogs. They then wandered about the mountainside looking for their master and so "scattered" him about through their droppings.

Dominique Moulon

translated by Geoffrey Finch
published in DigitalArt1 #5, January / March 2011

Web Site:

STRP Festival < www.strp.nl >
Marnix de Nijs < www.marnixdenijs.nl >
Lawrence Malstaf < www.fortlaan17.com >
Jean-Michel Bruyère & LFK < www.epidemic.net >